

hauteurs par les pentes les moins rapides. Le régiment d'infanterie de marine resta en réserve ; les fusiliers marins et la batterie de montagne se dirigèrent vers la droite de la colonne d'attaque, afin d'en protéger les derrières contre la cavalerie ennemie.

A la gauche de la ligne de bataille, le bataillon de chasseurs fit face aux corps mexicains en position dans la plaine et qui avaient poussé quelques tirailleurs en avant. Le 99<sup>e</sup> de ligne et quatre compagnies d'infanterie de marine furent chargés de la garde du convoi. L'escadron de chasseurs d'Afrique s'avança derrière les colonnes d'infanterie, et une ambulance volante fut de suite établie dans les bâtiments de l'hacienda Rementeria. L'artillerie ayant ouvert le feu à 2,000 mètres environ, tira pendant trois quarts d'heure sans résultat appréciable ; les pièces furent alors portées plus à droite afin de battre directement la face de l'ouvrage sur laquelle l'assaut devait être donné ; mais par suite du relief du sol, plus on s'approchait, moins on avait de vue sur les fortifications et moins le tir de l'artillerie, dirigé de bas en haut, pouvait être efficace ; celui des batteries ennemies, parfaitement servies, était au contraire fort meurtrier.

Le général Zaragoza, qui n'avait pas prévu une attaque dans cette direction, envoya en toute hâte la brigade Berriozabal sur le Cerro de Guadalupe, renforcer la division Negrete, et fit sortir de la place, derrière Loreto, un corps de cavalerie, destiné à charger à son extrême gauche sur les colonnes d'attaque. Avec le gros de ses troupes, il prit position : sa gauche (brigade Lamadrid) appuyée au Cerro Guadalupe, sa droite (division Diaz) à l'église de los Remedios, dans le faubourg de la ville ; le reste de sa cavalerie étant à son extrême droite.

Après une heure et quart de canonnade, l'artillerie française avait dépensé 1000 coups environ, c'est-à-dire la moitié de ses munitions, et les défenses de l'ennemi n'étaient pas encore endommagées ; le général de Lorencez se résolut néanmoins à tenter une attaque de vive force. Les deux bataillons de zouaves étaient déjà arrivés à mi-côte ; il fit avancer quatre compagnies de chasseurs à pied et leur prescrivit de gravir les pentes à la gauche des zouaves, de manière à diviser l'attention de l'ennemi ; deux compagnies de ce bataillon restèrent seules dans la plaine faisant face à la gauche de l'armée mexicaine. Le 1<sup>er</sup> bataillon de zouaves, la batterie de montagne, le bataillon de marins et l'infanterie de marine durent obliquer à droite, en s'abritant le plus possible des feux de Loreto, et prendre la position à revers ; une section du génie munie de planches à échelons fut jointe à chacune des colonnes.

Le signal de l'assaut est donné.

Les chasseurs à pied, arrivés près des zouaves du 2<sup>e</sup> bataillon, s'élancent avec eux sur le couvent de Guadalupe et luttent d'héroïsme pour escalader ces formidables positions encore intactes. C'est en vain que sous un feu terrible ils franchissent un profond fossé, obstacle aussi sérieux qu'inattendu ; quelques-uns parviennent à se hisser sur le mur, mais leurs efforts ne peuvent rien contre un solide réduit organisé autour de l'église et défendu par trois étages de feux superposés ; tous tombent glorieusement, à l'exception du clairon Roblet, qui se maintient quelque temps en sonnant la charge.

Pendant cet assaut le 1<sup>er</sup> bataillon de zouaves prononçait son mouvement plus à droite ; mais il fut reçu par une violente fusillade de cinq bataillons mexicains, massés entre Guadalupe et Loreto ; en même temps les batteries de Loreto

jusqu'alors invisibles et silencieuses, entraient en action et prenaient d'écharpe la colonne d'attaque. L'arrivée du bataillon de marins et des compagnies d'infanterie de marine ne permit pas de triompher de la résistance d'un ennemi trop supérieur en nombre et parfaitement abrité.

Au même moment, la cavalerie mexicaine, sortie de Puebla derrière Loreto, chargeait ces troupes à l'improviste et les obligeait à s'arrêter.

D'un autre côté les deux compagnies de chasseurs à pied, restées seules dans la plaine, se voyaient enveloppées par une nuée de cavaliers. Elles se formèrent en carré avec un admirable sang-froid, et malgré des pertes sensibles ne se laissèrent pas entamer.

« Ces deux compagnies firent une défense telle, dit le rapport du général de Lorencez, que je ne savais qui admirer le plus, ou de ceux qui marchaient sous le feu de Guadalupe, ou des chasseurs qui, sans s'étonner du nombre des ennemis qui les entouraient, se rallièrent avec le plus grand calme et tuèrent ou dispersèrent les cavaliers qui se précipitaient sur eux. »

Le général de Lorencez se disposait encore à lancer deux compagnies de zouaves qu'il tenait en réserve, lorsqu'éclata un orage terrible, accompagné d'énormes grêlons ; les pentes devinrent si glissantes que les hommes pouvaient à peine s'y tenir debout. Il était alors quatre heures ; l'impossibilité de soutenir la lutte plus longtemps étant démontrée, le général de Lorencez fit battre en retraite.

Les bataillons se rallièrent au pied du Cerro de Guadalupe, reprirent leurs sacs qu'ils y avaient déposés, et restèrent en position pour empêcher tout mouvement offensif

de l'ennemi pendant l'évacuation des blessés, qui furent transportés à l'hacienda de los Alamos.

Il faisait presque nuit lorsque cette opération fut terminée ; les troupes se replièrent par échelons, sans être inquiétées ; à neuf heures du soir, elles étaient établies au bivouac.

Dans cette journée, la division du général de Lorencez perdit 476 hommes, chiffre considérable relativement à son effectif (1) ; l'ambulance comptait alors, tant malades que blessés, 345 hommes. D'après le rapport du général Zaragoza, les Mexicains eurent 83 hommes tués, 132 blessés et 12 disparus. Le général de Lorencez songea un instant à renouveler l'attaque sur un autre point ; mais la crainte d'exposer sa petite armée à un nouvel échec lui fit bientôt abandonner ce projet, et il se détermina à rétrograder sur Orizaba.

(1) Ces pertes se décomposent ainsi :

	TUÉS OU DISPARUS.		BLESSÉS.	
État-major . . . . .	Le sous-intendant Raoul, tué.			
1 <sup>er</sup> bataillon de chasseurs . . .	4 offic <sup>rs</sup> .	34 hom <sup>es</sup> .	5 offic <sup>rs</sup> .	68 hom <sup>es</sup> .
99 <sup>e</sup> régiment de ligne . . . . .	4	»	»	2
2 <sup>e</sup> régiment de zouaves . . . . .	6	80	6	122
Bataillon de marins . . . . .	4	8	6	33
Rég. d'infanterie de marine . .	3	36	2	53
Artillerie . . . . .	»	4	»	4
Génie . . . . .	»	»	»	3
TOTAUX . . . . .	46 offic <sup>rs</sup> .	456 hom <sup>es</sup> .	49 offic <sup>rs</sup> .	285 hom <sup>es</sup> .
TOTAL GÉNÉRAL . . . . .	476 hommes (A).			

(A) Sur ce chiffre, 1 officier, 32 hommes avaient été blessés et faits prisonniers ; 2 hommes valides seuls étaient tombés aux mains de l'ennemi.

(Journal des marches du 5 mai et du 29 juin.)

1862.  
—  
Marche  
rétrograde  
de Puebla sur  
Orizaba.

Le 6 mai, il porta son campement un peu plus en arrière, sur les cerros de Amalucan et de las Navajas, qui dominent la plaine et ne sont éloignés de Puebla que de trois kilomètres. Il y resta toute la journée du 7 et une partie de la journée du 8, autant dans l'espoir d'attirer et de battre les Mexicains en rase campagne, que pour attendre le général Marquez, dont M. de Saligny et le général Almonte ne cessaient d'annoncer la prochaine arrivée. Le premier jour, une colonne de cavalerie s'approcha du camp des zouaves, mais elle y fut si vigoureusement reçue, qu'elle prit la fuite en laissant plusieurs morts sur le terrain, et ne reparut plus. Les reconnaissances de l'ennemi se tinrent, dès lors, à bonne distance des avant-postes.

Enfin, le 8, à 4 heures du soir, ayant bien établi par un séjour prolongé devant la ville, que s'il avait échoué contre des obstacles insurmontables, l'ennemi de son côté n'avait pas osé sortir de ses retranchements, toutes les promotions en remplacement des officiers et sous-officiers tués ayant été régularisées, tous les blessés ayant été opérés, le général de Lorencez commença à faire défiler son convoi sur la route d'Amozoc, et se retira ensuite dans le plus grand ordre.

Les Mexicains furent encore plus étonnés que l'armée française du succès obtenu par eux le 5 mai. La victoire « *des enfants de l'Anahuac sur les premiers soldats du monde* » fut proclamée avec enthousiasme dans toute la république. « C'est la justice de notre cause qui nous a donné la victoire, et l'amour de la patrie qui a sauvé la France en 1792 nous sauve de même aujourd'hui. »  
« . . . . Les aigles françaises ont traversé les mers pour venir déposer au pied du drapeau mexicain leurs lauriers de Sébastopol, de Magenta et de Solférino, dit le général

Berriozabal dans son ordre du jour ; vous avez combattu les premiers soldats de l'époque et vous êtes les premiers qui les ayez vaincus <sup>(1)</sup>. »

Le congrès, sur le point de se séparer, remit de pleins pouvoirs entre les mains de Juarez.

Les généraux mexicains rendirent du reste pleinement hommage à la bravoure de l'armée française ; ils admirèrent moins les dispositions d'attaque prises par le général de Lorencez : « L'armée française s'est battue avec un grand courage, dit le rapport du général Zaragoza ; son général en chef s'est comporté avec peu d'habileté dans l'attaque <sup>(2)</sup>. »

Il était difficile en effet d'enlever de vive force les forts de Guadalupe et de Loreto. L'officier mexicain, que le général de Lorencez avait vu à Amozoc, avait bien dit que ce n'était pas le point d'attaque le plus favorable ; mais on l'avait pris pour un agent de Juarez et l'on s'était méfié de ses avis.

La tête de la colonne française n'était arrivée près de Los Alamos qu'à 9 heures. L'attaque, ayant commencé à 11 heures et demie, n'avait pas été précédée d'une reconnaissance suffisante des positions ennemies. Mise en batterie à 2,000 mètres, la nature du terrain ne lui permettant pas, il est vrai, de se rapprocher beaucoup plus, l'artillerie de campagne ne pouvait à cette distance ouvrir des brèches ; dans ces conditions, il était difficile d'espérer prendre de vive force des fortifications en maçonneries bien garnies de feux d'artillerie et de mousqueterie. Le général de Lorencez prétendit rendre MM. Almonte et de Sa-

(1) Ordre du jour du 7 mai, reproduit dans la *Cronista* du 13 mai.

(2) El ejército francés se ha batido con mucha bizarria ; su general en jefe se ha portado con torpeza en el ataque.

1862.

ligny responsables de cet insuccès, en leur reprochant de l'avoir trompé sur les dispositions morales de l'ennemi. Ils lui avaient dit, en effet, que la ville accueillerait avec plaisir les Français et que ses soldats seraient couverts de fleurs ; mais, avant tout, il s'agissait d'y pénétrer, et par conséquent d'enlever une position dans laquelle l'armée ennemie était solidement retranchée. Les sympathies de la population de Puebla ne pouvaient exercer aucune influence sur le résultat de cette opération militaire.

Le général de Lorencez ressentit un vif chagrin de l'échec qu'il avait subi ; mais il se montra à hauteur des devoirs nouveaux que lui imposaient les circonstances. Il sut maintenir le moral du soldat ; son petit corps d'armée ne passa pas de la confiance aveugle au découragement, et la retraite de cette poignée de Français fut aussi menaçante que l'avait été leur marche en avant. Il ramena ses troupes avec calme, et conservant tout le prestige de son drapeau, il se disposa à rester à Orizaba jusqu'à l'arrivée de renforts.

Cédant aux instances nouvelles du général Almonte et de M. de Saligny, qui le pressaient d'attendre encore les troupes du général Marquez, le général de Lorencez séjourna à Amozec le 9 et le 10 mai. Mais il n'y fut rejoint que par une dizaine de cavaliers amenés par le général Lopez. Le mouvement de retraite fut repris le 11 mai. La colonne s'arrêta successivement :

le 11 mai à Tepeaca,

le 12 mai à Acatzingo,

le 13 mai à Quecholac,

le 14 mai à Palmar,

le 15 mai à la Cañada.

On aperçut, mais toujours hors de portée, de nombreux

1862.

partis ennemis ; cependant, à Palmar, l'avant-garde ayant tourné rapidement le village, enveloppa et fit prisonniers 22 cavaliers.

Le général de Lorencez pensait trouver quelque résistance au passage des Cumbres : des abatis et des coupures avaient effectivement été préparés sur la route, mais aucun ennemi ne parut, et, le 16 mai, la colonne arriva sans encombre à Acultzingo. Le 17, l'ambulance fut transportée à Orizaba ; le général en chef s'arrêta à Tecamalucan.

Un officier mexicain de l'armée réactionnaire se présenta alors aux avant-postes et annonça que la cavalerie de Marquez, forte de 2,500 chevaux, défilait par les sentiers des montagnes pour faire sa jonction avec l'armée française. Le général Marquez arriva lui-même une heure après. Il dit qu'il venait de Matamoros de Izucar (à 70 kil. au sud de Puebla) ; un détachement de l'armée de Zaragoza, envoyé contre lui, l'avait empêché de rallier plus tôt. Il confirma l'arrivée prochaine de sa cavalerie.

Le 18 mai, le corps expéditionnaire rentra à Orizaba, à l'exception des deux bataillons du 99<sup>e</sup> et de la batterie de montagne laissés à Ingenio à 6 kilomètres de la ville, pour garder cette position, qui commande la vallée du Rio Blanco et la route de Puebla.

Cependant les Mexicains qui suivaient pas à pas le mouvement de l'armée française, d'assez loin toutefois pour éviter un engagement, avaient déjà une avant-garde de 500 chevaux sous les ordres du général Tapia, entre Acultzingo et Tecamalucan, près de la Barranca Seca. C'est sur ce point que vient aboutir le chemin de montagne suivi par la cavalerie de Marquez, seule issue par laquelle elle pouvait descendre dans la vallée du Rio Blanco. Dès le commen-

Combat  
de la  
Barranca-Seca.  
18 mai.

1862.

cement de la journée, des groupes de cavaliers étaient arrivés à la débandade et dans un état d'épuisement qui inspirait la pitié.

Le général Tapia ne s'était pas cru assez fort pour barrer complètement le passage ; vers 3 heures du soir seulement, ayant été rejoint par environ 1400 hommes d'infanterie, il attaqua avec vigueur la cavalerie réactionnaire. Mais, à la même heure, le commandant Lefebvre partait d'Ingenio avec un bataillon de 450 hommes du 99<sup>e</sup> de ligne pour lui porter secours ; franchissant rapidement les 14 kilomètres qui le séparaient de la Barranca Seca, il atteignit vers 5 heures le lieu du combat. Les troupes du général Marquez étaient alors dans une position des plus critiques.

Le général Tapia, appuyant sa droite à un mamelon pierreux, avait fait franchir le ravin à plusieurs de ses bataillons ; une partie du corps de Marquez était déjà coupé de la route. Le bataillon du 99<sup>e</sup> se déploya rapidement et s'élança au pas de course. Les trois compagnies de droite, précédées de tirailleurs, poussèrent vigoureusement le centre et la gauche de l'ennemi, le culbutèrent à la baïonnette et refoulèrent sa cavalerie, tandis que les trois compagnies de gauche se dirigeaient sur le mamelon et en gravisèrent les pentes malgré un feu très-vif. Cet élan dégagea les cavaliers du général Marquez, qui sut en profiter avec décision et habileté ; passant derrière l'infanterie française, ils chargèrent vigoureusement la gauche de l'ennemi. Le succès du combat était déjà assuré, mais cette manœuvre fit tomber entre les mains des Français et de leurs auxiliaires un nombre considérable de prisonniers. L'action, commencée à 5 heures et demie, était terminée à 6 heures et quart ; les Mexicains étaient en pleine déroute. Une heure plus tard les troupes victorieuses quittèrent à

1862.

leur tour le champ de bataille et vinrent bivouaquer à l'hacienda de Tecamalucan. Dans ce combat, auquel les contingents de Marquez durent leur salut, l'ennemi perdit un drapeau, 1200 prisonniers, dont 400 cavaliers, environ 100 morts et le double de blessés ; le bataillon du 99<sup>e</sup> eut 2 tués et 26 blessés ; les pertes des Mexicains alliés furent d'environ 200 hommes <sup>(1)</sup>.

Le combat de la Barranca Seca inspira une grande circonspection à l'ennemi ; le général de Lorencez put alors s'occuper d'organiser ses cantonnements à Orizaba et chercher à rétablir ses communications avec la mer.

En rendant compte de la résistance inattendue qu'il avait trouvée à Puebla, le général de Lorencez sollicita l'envoi au Mexique d'un matériel de siège de 12 canons et de 4 mortiers et de renforts suffisants pour élever l'effectif de l'armée à 15 ou 20,000 hommes. Ses idées s'étaient considérablement modifiées depuis sa lettre du 26 avril. Il le manifesta dans un ordre du jour à l'armée.

« Soldats et marins ! »

« Votre marche sur Mexico a été arrêtée par des obstacles matériels auxquels vous deviez être loin de vous attendre, d'après les renseignements qui vous avaient été donnés ; on vous avait cent fois répété que la ville de Puebla vous appelait de tous ses vœux et que sa population se presserait sur vos pas pour vous couvrir de fleurs. C'est avec la confiance inspirée par ces assurances trompeuses que nous nous sommes présentés devant Puebla..... »

Il accusait M. de Saligny de tout ce qui était arrivé ; il avait rompu ses relations avec lui, et s'exprimait sévèrement sur son compte dans sa correspondance avec le mi-

(1) Le général de Lorencez au ministre, 22 mai. — Rapport du général Zaragoza (Cronista du 15 mai au 15 juin).

1862.

nistre de la guerre. Il lui supposait le projet de faire enlever le courrier de l'armée afin d'empêcher les rapports du quartier général d'arriver en France. Il lui reprochait en termes très-durs des habitudes incompatibles avec la dignité de son rang et témoignait même l'intention de le faire arrêter. Le général en chef ne se montrait pas plus satisfait du général Almonte ; il se félicitait au contraire de ses bonnes relations avec le général Marquez. Ces débats furent des plus pénibles. Il nous suffit de les avoir indiqués pour bien établir le changement qui s'était opéré dans l'esprit du général de Lorencez depuis son arrivée au Mexique et la franchise avec laquelle il désavouait les illusions des premiers jours <sup>(1)</sup>.

Le général  
de Lorencez  
rétablit  
ses  
communications  
avec Vera-Cruz.

Pendant la marche des troupes françaises sur Puebla, le général La Llave, commandant les guérillas des terres chaudes, était venu prendre position au Chiquihuite et avait intercepté toute communication entre les colonnes expéditionnaires et la mer. Un des premiers soins du général de Lorencez, après son retour à Orizaba, fut de rouvrir la route, et de la faire garder par des postes suffisants pour protéger la marche des convois entre Orizaba et Vera-Cruz, d'où l'armée allait être forcée de tirer toutes ses ressources. Ne voulant pas cependant s'exposer à être faible sur tous les points, en multipliant les détachements, et craignant de laisser des postes permanents dans les terres chaudes, il se décida à faire occuper seulement le Fortin, Cordova, le Potrero et le Chiquihuite, qui se trouvent encore dans la zone tempérée et à donner aux convois, entre le Chiquihuite et la Tejeria, des escortes fortement constituées.

(1) Le général de Lorencez au ministre de la guerre, 24 mai, 11 juin 1862.

1862.

Après avoir laissé quelques jours de repos aux troupes, que les dernières marches avaient beaucoup fatiguées, il forma une colonne d'environ 1,500 combattants sous les ordres du colonel Hennique <sup>(1)</sup>, et la dirigea sur le Chiquihuite. Cette position fut enlevée après un court engagement qui cousta seulement trois blessés, et l'on se mit immédiatement à l'œuvre pour réparer les ponts détruits par l'ennemi. Le corps expéditionnaire était, à cette époque, réparti de la manière suivante :

Deux bataillons et la batterie de montagne à Ingenio devant Orizaba ;

Deux bataillons et un peloton de cavalerie à Cordova ;

Deux bataillons au Chiquihuite ;

Au Fortin et au Potrero, des détachements de Mexicains ; le reste des troupes, c'est-à-dire trois bataillons d'infanterie, trois pelotons de cavalerie, 10 pièces d'artillerie, étaient concentrées à Orizaba.

Malheureusement, il n'y avait pas lieu de compter beaucoup sur la coopération des auxiliaires mexicains, composés, en grande partie, de prisonniers faits à la Barranca Seca et que le général Marquez avait incorporés de force, selon la coutume mexicaine. Ces troupes étaient en outre dans le dénûment le plus complet, et l'insuffisance du numéraire était telle dans les caisses de l'armée que le trésor français, auquel il était fort difficile d'assurer le paiement de la solde du corps expéditionnaire, ne pouvait donner aux Mexicains que de très-minimes secours d'argent. Pour les empêcher de piller le pays et pouvoir les utiliser soit dans les postes, soit dans les escortes de convoi, le général de Lorencez

(1) 2 bataillons d'infanterie de marine, 1 bataillon de zouaves, 1 section du génie colonial, 2 sections d'artillerie de marine, 1 brigade de gendarmerie, 1 section d'ambulance.